

Péguy ou la gloire dans l'eau bénite

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 8 août 1981)

La gloire, celle dont Baudelaire disait qu'elle était le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale, Charles Péguy aura presque vendu son âme pour l'obtenir. Dans la France en ébullition du début du siècle, il aura donné graduellement sa plume à la réaction catholique et chauvine pour s'attirer le moindre regard des lions du jour, les Barrès et compagnie, pour sentir les rares signes avant-coureurs de ce soleil qui se lèvera sur sa tombe. Et il mourra prématurément, à 42 ans, stoppé net par une balle en plein front au début de la guerre 14-18.

La carrière du chantre de la Beauce, fils d'une modeste rempailleuse d'Orléans (il perdit son père en bas âge), est triste comme un roman de la misère, un âpre Rouge et Noir, sans l'aura romantique du 19e siècle. Le professeur Guillemin la raconte sans ménagement. Avec sa passion coutumière du détail révélateur, déniché dans plusieurs documents inédits, il s'emploie à décaper le gros fardage de sainteté qu'une certaine réaction religieuse avait plaqué au poète des porches et des blés très chrétien. Péguy n'était pas un saint. Il était même menteur, retors, déloyal. Parti du socialisme militant – dreyfusard de première ligne sur les barricades du quartier Latin –, sa trajectoire politique aboutit vingt ans après à la droite maurassienne. Entre-temps, que de contredits, de palinodies, d'ambiguïtés et de faux-fuyants !

Il était à peine sorti de l'École normale, qu'il s'établit libraire avec le soutien de sa belle-famille. Mais l'intellectuel chez lui supplante le commerçant, et ses affaires périclitent rapidement. Sauvé in extremis de la faillite par ses amis socialistes, qu'il a appelés à son secours, il commence à leur chercher noise moins d'un an plus tard tout en fondant sur leur dos ses fameux « Cahiers de la quinzaine », qu'il lance en janvier 1900. Ce périodique servira d'exutoire à ses rancœurs ; car des ambitions politiques déçues l'amènent à vitupérer de plus en plus les camarades d'hier. Il s'en prend par-dessus tout à Jaurès, qui a lancé *L'Humanité* sans faire appel à lui. Péguy, l'homme de gauche, se tourne graduellement vers la droite. Le retournement est pour ainsi dire scellé par sa conversion en 1907, alors qu'il est cloué au lit par la maladie. Mais cette conversion restera secrète quelques années encore, et elle n'entraînera pas de retour à la pratique religieuse, au grand dam des « convertisseurs », Maritain en tête. En fait, Péguy est pour le catholicisme et contre les curés. Il aime le côté poétique, épique de la Foi. Il refusera mordicus de recevoir les sacrements, prétextant son indignité, mais aussi craignant que sa belle famille, d'allégeance radicale, ne lui coupe les vivres s'il fraye trop avec les calotins. Il faut voir Maritain, le frais converti qui trempe jusqu'au cou dans les bénitiers, Psichari, le centurion de l'impérialisme français, Barrès, bon apôtre de la droite, tout ce beau monde tourner autour du poète, qui fait des avances mais ne veut pas lâcher le morceau.

Alléché par le Prix de l'Académie qu'on fait miroiter devant ses yeux, et même la perspective de prendre rang parmi les Immortels, il donne à fond de train dans la réaction, renie sa jeunesse dreyfusiste, proclame les hauts faits du bellicisme et du militarisme. Au fond, il est de plus en plus malheureux, tourmenté par la conscience grandissante de son échec, enchaîné comme un galérien à ses « Cahiers », sans consolation domestique ou autre : sa femme le méprise parce qu'il ne réussit pas, sa mère lui tient la dragée haute parce qu'il ne poursuit pas une carrière assez respectable, et l'amour compensatoire qu'il nourrit pour une certaine Blanche restera lamentablement platonique. Mais l'échec social mûrit l'écrivain, et il produira dans les dernières années de sa vie ses meilleures œuvres, notamment les *Quatrains*. De façon prémonitoire, quelques mois avant sa mort, ses amis constatèrent chez lui un changement, une sorte de sérénité, et même de la joie. Ce noué profond devina-t-il l'approche du dénouement ? Cette guerre qu'il avait réclamée avec véhémence (n'alla-t-il pas jusqu'à écrire au nouveau ministre de la Guerre Millerand, en 1912 : « Puissions-nous avoir sous vous cette guerre qui, depuis 1905, est notre seule pensée » !), par des exigences

qui entrouvrent les abysses de l'inconscient, elle fauchera le lieutenant Péguy le 5 septembre 1914, dans un champ de betteraves.

Il faut rendre grâce à Henri Guillemin de cette étude fouillée, dont nous n'avons pu malheureusement donner ici qu'un bref compte rendu. Elle nous restitue Péguy dans sa vérité, celle d'un fils de pauvres qui a dû se débattre comme un diable dans l'eau bénite pour obtenir un tant soit peu d'audience dans les classes dirigeantes de son temps. C'était là une lutte pour la vie, car, à la différence de la quasi-totalité des écrivains d'alors, Péguy n'avait pas l'usufruit de quelques pinèdes et vignobles ou la jouissance de quelques rentes en hoirie pour déployer son génie à loisir. Cela explique bien des choses. Il faut regretter cependant l'absence de documentation photographique pour accompagner cette biographie. Il s'agit, à notre époque, d'une lacune inexcusable, surtout de la part d'une grande maison d'édition comme le Seuil.

Charles Péguy, par Henri Guillemin, Éditions du Seuil, 509 p.